

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

**VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE**

Aristide Bruant

SUR LA ROUTE

préfacé par son ami Oscar Méténier

*"Aristide Bruant" (photo colorisée par une artificielle)
Photographie Nadar (vers 1890) Domaine public*



SUR LA ROUTE



Aristide Bruant (ph. Nadar ?)

LE CHANSONNIER POPULAIRE

A l'extrême sommet de la butte Montmartre, sur la grille verte qui donne accès dans sa charmille et derrière laquelle aboie une meute de « Quat'pattes », une plaque émaillée, avec, au-dessous du nom d'Aristide Bruant, ces deux mots peints en noir :

CHANSONNIER POPULAIRE

C'est le seul titre que Bruant ait jamais ambitionné ; il l'a conquis. Il est bien par excellence le « Chansonnier populaire ».

Issu du peuple, c'est le peuple qu'il a toujours exclusivement chanté, et le peuple, en reconnaissance, « a fait fête à ce gamin qu'il sentait si près de son cœur ! »

Aujourd'hui, ce sont les refrains de Bruant qu'on acclame au concert, qu'on chante dans les faubourgs.

Sa figure, popularisée par la gravure et l'affiche, est célèbre et restera légendaire. On dit maintenant le type Bruant, et des artistes se sont fait une spécialité de son imitation.

Au cours d'une excursion que je fis un jour avec Bruant dans les bas-fonds parisiens, et comme nous entrions dans un bouge où jamais auparavant il n'avait mis les pieds, sorte de goguette où « chacun disait la sienne », nous nous arrêta mes surpris. C'étaient ses chansons qui faisaient tout le fond du réper-

toire de ces amateurs en guenilles.

Dès notre entrée, il fut reconnu. On l'acclama et, pendant deux heures, il tint sous le charme son auditoire. Il était chez lui... A sa sortie, on voulut le porter en triomphe...

— Je ne donnerais pas ma soirée pour beaucoup d'argent, me dit Bruant en sortant, plus, ému qu'il ne voulait le paraître.

Et l'an passé, au mois de juin, le soir de ses débuts aux Ambassadeurs, lorsqu'après le quadruple rappel d'une assistance, enthousiaste et électrisée par son chant de guerre : *Serrez vos rangs !* il songea à regagner son cabaret, quel orgueil ne dut-il pas éprouver lorsqu'il trouva, massée à sa sortie, une foule de dépenaillés que les agents avaient peine à contenir, et qui l'emportèrent littéralement jusqu'à sa voiture, aux cris de : Vive Bruant !

C'était leur chansonnier qu'ils acclamaient, ou plutôt leur avocat, qui venait de plaider victorieusement devant les repus la cause des affamés.

La caractéristique du succès particulier de Bruant, c'est qu'il a su à la fois devenir l'idole des misérables et se faire admettre par les autres, les gens de la haute et les fins-de-siècle, comme il les appelle. Il a pour lui les oppresseurs et les opprimés.

Son succès est complet. D'où vient cette apparente contradiction ? C'est que Bruant est par-dessus tout un artiste humain... Tour à tour gais ou tristes, ses héros vivent et souffrent, et le vers célèbre : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*¹ reçoit ici son application. Je trouve, du reste, dans une critique littéraire de l'œuvre de Bruant, par M. Pierre Valdagne, cette très exacte appréciation :

« Le procédé de Bruant est simple. Il prend ses personnages dans les plus infects cloaques ; ce sont des filles, des souteneurs, ou des assassins ; leur mentalité est nulle ; comme de simples brutes, ils étalent leurs vices, aux carrefours d'un Paris redoutable que nous ignorons pour la plupart. Et après nous les avoir montrés dans le fonctionnement de leurs crapuleuses industries, il les frappe brusquement d'une douleur humaine et les fait exhaler, dans leur langue, une longue plainte, pi-

¹ «Je suis un homme ; rien de ce qui est humain ne m'est étranger», Publius Terentius Afer (Terence), *Comédies de Térence*, traduction d'Eugène Talbot, tome I, page 288 (1869).

toyable. Il y a là un contraste saisissant ; nous sommes par Bruant soudainement invités à nous pencher sur des misères morales dont le “décor” repoussant nous eût empêché de comprendre, sans lui, l’existence possible ; il nous émeut sur ces êtres équivoques et nous contraint, non sans puissance, à nous apercevoir qu’il y a peut-être, et malgré nos répugnances, une certaine solidarité entre ces gens-là et nous ».

Mais Aristide Bruant n’est pas parvenu du premier coup à cette maîtrise qui le met hors de pair.

Il a travaillé, il a lutté, il a conquis lentement, vaillamment, un à un ses galons d’officier dans l’armée des lettres, et peut-être est-ce à la difficulté de ses débuts qui l’ont forcé de vivre au milieu du peuple que nous devons le complet développement de son talent, arrivé à son apogée.

Les étapes lui furent dures et la route inclemente. Il a pâti et sa souffrance propre lui a appris à compatir à la souffrance d’autrui. De là le grand souffle de pitié qui traverse son œuvre.

Cette pitié a fait sa popularité.

Le peuple aime qui l’aime !

L’HOMME

« Un chien, deux chiens, trois chiens, bottes ! a écrit il y a longtemps déjà George Courteline, l’auteur de *Boubouroche*, pantalon de velours à côtes que complete un gilet à revers et une veste de chasse à boutons de métal ! Un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps ! Sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lan-laïre, la tête, belle et douce, d’un chouan résolu. Le passant inquiet, s’arrête et interroge :

— Bon Dieu ! qu’est-ce que c’est encore que celui-là ? Celui-là c’est Montmartre, Montmartre tout entier qui prend le frais devant sa porte, c’est Aristide Bruant, l’auteur de Saint-Lazare, né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851. »

Mais les temps ont changé et si Bruant a conservé son légendaire et immuable costume, il n’est plus à Paris de passant pour demander qui il est.

Si le hasard a fait naître Bruant à Courtenay, Paris le revendique comme sien à juste

titre. C’est à Paris, où il est venu tout jeune, qu’il s’est trouvé pour la première fois aux prises avec la vie inclemente, qu’il a appris à en connaître les misères, c’est à Paris que vraisemblablement il finira ses jours.

Issu d’une famille de bourgeois aisés, il est mis au lycée de Sens et commence ses études qu’interrompent en troisième des revers de fortune.

À dix-neuf ans, en 1870, il fait partie d’une compagnie franche, *Les gars de Courtenay*, composée de soixante-dix lurons enthousiastes et commandés par un vieux sergent. Armés de fusils à piston, de pistolets d’arçon hors d’usage, ils forment l’héroïque projet d’arrêter l’envahisseur sous les murs de Courtenay, et en effet ils mettent un beau soir en déroute les quatre uhlan² d’avant-garde qui posent les premiers le pied sur le territoire de la commune. Mais, dès le lendemain, des masses profondes surgissent de toutes parts à l’horizon et, du fond des bois où le jeune héros s’est abrité avec ses compagnons, Bruant assiste avec effarement au défilé de l’armée de Frédéric-Charles³, un défilé qui dure sans interruption trois jours et trois nuits.

Cette équipée n’eut d’autre résultat que de compliquer les choses. Le maire de Courtenay faillit être fusillé, mais le futur chansonnier garda de ce spectacle une impression profonde, un sentiment de colère dont on retrouve plus tard l’écho dans ses chansons de marche, *la Noire*, par exemple :

Frères, jurons sur ses appas
Que Bismarck n’y touchera pas.
Pour elle, à l’ombre du drapeau,
Nous nous ferons crever la peau !
Voilà pourquoi nous la chantons !
Vive la Noire et ses tétons !

Au lendemain de l’année terrible, Bruant vient à Paris. Il faut vivre. Il entre à la Compagnie du Nord. Là, il se lie avec quelques collègues ambitieux comme lui et qui resteront ses camarades, car Bruant est un ami sûr, dévoué, qu’on aime toujours quand on a appris à le connaître.

C’est à eux qu’il confie ses projets

² “Cavalier armé de lance, dans l’armée autrichienne ; il a de là passé dans l’armée allemande”, Émile Littré, Dictionnaire de la langue française, tome IV, page 2386 (1874).

³ Frédéric-Charles de Prusse, officier prussien durant l’invasion de 1870. NdE

d'avenir. Car il a des projets. Sa vocation commence à poindre, il aime le théâtre, il a une voix forte, bien timbrée, il a de l'allure, de la gueule. Il voudrait être artiste !

Et seul, sans maître, il occupe ses instants de loisir à apprendre la musique, à s'essayer dans quelques compositions.

Vivant au milieu du peuple, il avait en germe ce talent d'observation qui devait plus tard se développer si merveilleusement. Une sympathie naturelle l'attirait vers les humbles, les mécontents, les opprimés qui souffraient comme lui. Il résolut de se faire le chantre des misérables et tout le temps que lui laissaient ses heures de bureau, il le passait avec eux, assimilant leur langage, étudiant leurs mœurs, puis, rentré chez lui, le soir, il s'essayait à analyser ses impressions, à les rendre en conservant aux traits qui l'avaient frappé leur caractère pittoresque.

Il comprenait déjà quelle originalité se dégage de la langue primesautière de la rue et quelle œuvre de pitié peut sortir de la notation exacte des mille petits faits de la vie populaire, même sous la forme ironique et légère, quoique brutale, qui caractérisé sa manière.

Mais il comprit aussi que si cette tentative purement artistique lui gagnerait l'estime des lettrés, elle ne lui assurerait point des moyens d'existence. Et c'est ainsi que, sans renoncer à célébrer les bons voyous, auxquels il a voué une affection qui ne s'est jamais démentie, il fut amené à composer, avec l'approbation de dame Censure, une série parallèle de chansons, dont la plupart comptèrent parmi les plus grands succès de ces dernières années : *Le boulevard des étudiants*, *Henri IV a dé-couché*, *La femme*, *La braise*, *C'est pas vrai*, etc., etc.

Enfin, un beau jour, non content d'en écrire les paroles et la musique, il rêve d'en devenir le créateur et il plante-là le chemin de fer.

Un directeur roublard l'engage au concert de l'Époque. C'est fini, le voilà *Artiste* ! et il inaugure sur la scène un genre qui a eu depuis de nombreux imitateurs.

Et tout de suite le succès vient à lui. Sa verve gouailleuse, son geste crâne, son regard franc, sa voix mâle plaisent au public.

Il connaît l'ivresse des bravos ; la gloire des rappels... Autant que les barytons solennels et les comiques grimés, il enchaîne les

cœurs à son char... Sa réputation grandit, on l'engage à la Scala, c'est le triomphe !

En même temps sa vanité d'auteur est chatouillée agréablement, mais à juste titre.

Bruant sait trouver l'air qu'on retient, qu'on fredonne en sortant et dont on reste obsédé, l'air qui s'applique au texte, tellement qu'on ne saurait dire si les paroles ont été faites pour la musique ou la musique pour les paroles.

De là, la vogue immense qui l'accueillit et qui rendit ses débuts à la fois si brillants et si difficiles, car il eut à lutter contre la jalousie et la mauvaise foi des vieux cabots, que gênait sa jeune gloire.

N'importe, dès qu'il paraissait en scène, une tempête d'acclamations le saluait ; le peuple avait reconnu l'un des siens ! Quant à lui, gagnant à présent en une soirée ce qu'il gagnait autrefois en une semaine, il avait conquis sa liberté. Au reste, il y attachait peu de prix. Un moment vint cependant où il se sentit écœuré, dégoûté de la vie de coulisses. Il avait acquis une notoriété suffisante ; les célèbres, parmi les plus célèbres (j'ai nommé Paulus), lui demandaient des chansons ; il lâcha les planches et on ne l'entendit plus que dans les sénacles, notamment à l'ancien Chat Noir, où il lança *À la Villette*, ce pur joyau, *La Marche des dos* et toute la série de ses chansons de quartiers.

Sa voie définitive est dès lors trouvée, et il commence à se composer un répertoire spécial de chansons et de monologues pris sur le vif dont le peuple fait toujours les frais.

Puis, le Chat Noir émigrant rue Victor Massé, il assume bravement et tout seul sa succession au boulevard Rochechouart, et désormais le Mirliton devient le rendez-vous joyeux de tous ceux qui aiment à trouver au moins une intention artistique dans ce qu'on leur sert.

LE CABARETIER

Et voilà Bruant patron du *Mirliton*, ce cabaret inouï où la plus exquise grossièreté remplace la fatigante urbanité !

La porte en est fermée tout le jour.

A dix heures du soir, elle est ouverte et les consommateurs affluent.

Tout Paris a passé là, entre ces quatre murs

enfumés garnis de portraits, de tableaux réalistes, illustrant pour la plupart une œuvre du chansonnier, — à noter spécialement une toile superbe de Steinlen et un fusain de Lautrec, — et tout Paris y repassera.

Au milieu du tohu-bohu des entrées et des sorties, Bruant circule, très à l'aise, tutoyant l'un, éclaboussant l'autre d'une épithète gailarde, saluant à leur entrée les femmes d'un refrain impertinent, que tout le monde reprend en chœur, respectueux seulement pour l'armée française en l'honneur de laquelle il prescrit un ban traditionnel.

On boit de la bière, l'unique boisson permise aux consommateurs, de la « bière et de la mauvaise », proclame Bruant qui trinque avec ses clients, ceux-là surtout qu'il a le plus malmenés.

Et c'est une joie, une gaieté débordante, sans cesse entretenue par le Maître dont la verve gauloise ne tarit jamais et qui ne se répète pas.

Il chante son répertoire, alternant avec le fidèle Alexandre et, de dix heures du soir à deux heures du matin, le cabaret ne désemplit pas.

Bruant a créé des vendredis où affluent les gens du monde, heureux de coudoyer des artistes.

Pas un étranger de marque qui ne tienne à visiter le Mirliton. L'an passé, les grands-ducs y ont passé toute une soirée.

Le rêve de Bruant est réalisé, que dis-je, il est aujourd'hui dépassé, puisqu'en même temps qu'il a gagné ses galons dans l'armée littéraire, le petit employé de la Compagnie du Nord est en train de faire fortune.

L'ŒUVRE

Salué comme un confrère par les plus hautes personnalités du journalisme, discuté par la grande critique comme les auteurs les plus en vogue, le cabaretier du boulevard Rochechouart a écrit un livre qui restera : livre d'une gaieté amère et d'une philosophie bien noire sous son apparence frivole et dans sa forme brutale : *Dans la rue*.

L'épigraphe donne la note juste :
T'es dans la rue, va, t'es chez toi !

C'est le lamento du misérable qui ne sait

où il couchera le soir, le chant de victoire du marlou, la plainte de la marmite, et pour qui sait penser, c'est surtout un long cri de colère contre l'injustice suprême qui condamne les uns à avoir faim tous les jours quand, à côté, les braiseux de naissance peuvent vivre sans être forcés de truffer.

*Ces gonc's-là, c'en a t'i' d'la chance,
Ça mange et ça boit quand ça veut.*

Je ne sais personne pour avoir compris mieux que Bruant et exprimé comme lui dans leur véritable argot, l'argot de 1893, l'inconscience de ces parias de la société, qui, mon Dieu ! ne sont pas plus mauvais que le commun des mortels, — et combien plus intéressants ! — mais restent voués, de par leur origine et leur éducation, à une existence qu'il est de bon ton dans le monde de qualifier d'inavouable !

« Aristide Bruant, écrit mon confrère Edmond Lepelletier, est un chansonnier à part. Il est l'Orphée des antres malsains où grouillent des monstres ; il descend dans les enfers de Paris et, tour à tour, il incline sa lyre populaire devant le lit martyrisé de la fille d'amour, le grabat du grelotteux, la fosse commune de Saint-Ouen ; Saint-Lazare, maison dolente, la Roquette, la place rouge, l'attirent. Il a dans ses vers faubouriens des accents d'artiste pour peindre les misères, les détresses, les déchéances du mâle et de la femelle, gibier de baigne ou troupeau de lupanar. Il a sans doute souvent les pieds dans le ruisseau, mais il tend le front vers les étoiles. »

Dans tous les cas, c'est Bruant qui, le premier, a mis le doigt sur la plaie sociale.

C'est un philosophe profond en même temps qu'un observateur implacable. Indépendamment de ces pièces socialistes, humaines, qui forcent la partie sérieuse de l'œuvre du chansonnier, son premier volume contient des chansons et des monologues où les petits vices, les petits travers, les petites passions du peuple sont étalés crûment et gaiement. Je citerai notamment *Amoureux*, *Gréviste*, *Lézard*.

Et toujours, qu'il nous donne fioid dans le dos avec *À Montrouge*, qu'il nous émeuve avec sa *Fantaisie triste* ou que l'ironie de sa *Bonne année* nous fasse sourire, Bruant reste l'esclave du mot exact, l'amoureux de la vérité que ne peut déconcerter aucune énormité.

Une conscience d'artiste servie par un admirable tempérament.

Nul ne pourra jamais mieux que lui comprendre le peuple, découvrir ses vertus, saisir ses vices, approfondir son inconscience.

Bruant dans ses chansons, d'une forme brutale mais si précise, en arrive à se substituer à ses héros. Il assimile leur langage à ce point qu'en même temps qu'elle subsistera comme une haute manifestation artistique, son œuvre restera aussi comme une étude complète et définitive de l'argot moderne.

Il y a un an, l'auteur de *Dans la Rue*, a été nommé membre de la Société des gens de lettres. Son admission fit quelque bruit.

J'ai été l'un des parrains du chansonnier et un peu l'instigateur de sa candidature. Je demande la permission d'en rappeler les circonstances, qui sont curieuses.

A un dîner de la Société, un convive récitait un jour une pièce : *À Montmartre*, qui obtint le plus vif succès et comme on lui demandait si cette pièce était de lui :

— Malheureusement non ! repartit ce convive qui n'était autre que l'académicien François Coppée, elle est d'un grand artiste qui s'appelle Aristide Bruant !

Ce propos m'ayant été rapporté, j'engageai vivement Bruant à se présenter à la Société et à prier son admirateur Coppée de lui servir de premier parrain. L'aimable académicien accepta avec le plus grand empressement et voici en quels termes il présenta le chansonnier :

« C'est avec plaisir que je présente à mes chers confrères du Comité des gens de lettres le bon chansonnier Aristide Bruant et que je lui sers de parrain. Je fais grand cas de l'auteur de *Dans la rue* et je le tiens pour un descendant, en ligne directe et légitime, de notre Villon. Rien de livresque, rien d'artificiel dans ses vers, d'un jet si naturel, d'un accent si populaire.

En sortant de la Chambre des horreurs de son livre, on emporte cette pensée, triste et consolante à la fois, que le vice et le crime connaissent la souffrance et que les monstres sont à plaindre. Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche ses inspirations dans le ruisseau ; mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié. »

FRANÇOIS COPPÉE⁴

Inutile d'ajouter que le chansonnier fut immédiatement admis et toute la presse fut unanime à louer l'éclectisme de la Société.

« La Société des gens de lettres, écrivait à ce propos Edmond Lepelletier, déjà nommé, ne peut que s'honorer de compter parmi ses membres un chansonnier — très reproduit et par conséquent utile à la ruche écrivante — qui est l'un des plus vigoureux explorateurs des dessous de Paris et des caves de la conscience humaine, un poète réaliste, abusant peut-être un peu du verbe argotique, mais qui a des lueurs saisissantes et des éclairs tragiques, éclairant la vie dans ses gouffres douloureux, l'Homme dans ses prostrations ridicules ou sinistres, funèbres ou joyeuses. Aristide Bruant, artiste et non photographe, est l'un des peintres les plus vrais et les plus coloristes de la rue, un maître du paysage urbain, émule de Callot et frère de Goya. »

LE CHÂTEAU DES SAULES.

Une vieille maison au coin de la rue Cortot et de la rue des Saules, tout en haut de la Butte, une maison historique qu'ont habitée, il y a quelques siècles, Ignace de Loyola et les premiers jésuites. Elle est encore fort bien conservée avec sa porte massive, roulant sur des gonds énormes et éclairée par un judas. C'est là qu'habite Bruant. Il couche dans le chœur de la chapelle des pères jésuites et fait sa toilette dans la sacristie.

Derrière la maison et sur la pente nord de la Butte, un vaste clos, terminé par une merveilleuse charmille qui conduit à une salle à manger d'été, construite en planches et tapissée d'affiches multicolores. Des plantes grimpantes recouvrent le tout et forment un dôme naturel qui font de cette installation un séjour embaumé et toujours frais, même dans les plus chaudes journées de l'été.

Non loin de là, les communs, la cuisine, l'office, la chambre de François, à la fois jardinier, valet de chambre et sommelier ; plus loin le chenil, le poulailler, le pigeonier et le toit du cochon...

Pas de bruit ; que le chant du coq ou l'abolement des chiens, s'il survient un visiteur. On se croirait à dix lieues de Paris. Bruant rêve de s'agrandir encore, de louer,

⁴ cf le texte intégral du 21 avril 1891, Alexandre Zévaès, *Aristide Bruant*, page 110 (1943).

puis d'acquérir tout l'ancien jardin des Pères qui touche *au Château* par son extrémité. Nous verrons, je vous le prédis, Bruant grand propriétaire.

En attendant il adore son coin qu'il ne voudrait jamais quitter. Il se lève tard, fait un tour de jardin en sabots et veste du matin, suivi de ses chiens, puis déjeune. Le couvert est toujours mis pour les camarades qui ne reculent pas devant une ascension matinale : n'ai-je pas dit déjà que Bruant est le plus affable et le plus dévoué des amis ?

Puis Bruant passe selon la saison dans son cabinet ou dans sa salle à manger d'été, s'assied devant son piano ou devant sa table et se met à l'œuvre.

— Il n'y a que dans ce décor, dit-il, au milieu de ce grand calme, que l'inspiration me vient.

Disons un mot de son procédé de travail. Bruant n'invente rien, mais si une idée, un mot, fait surgir en lui un sujet de chanson, il y pense longuement ; il coupe mentalement ses couplets, puis il écrit.

Parfois la chanson vient d'un seul jet ; le plus souvent il l'écrit dix fois avant de se déclarer satisfait et de la fixer dans une forme définitive. S'il doit employer un mot d'argot, il s'enquiert, s'assure qu'il est encore dans la circulation, qu'il n'a pas été remplacé par un plus neuf. Il a le souci de l'exactitude poussé au suprême degré ; il veut être actuel, précis. Rien n'égale sa joie que de découvrir le premier un vocable nouveau et d'en user. De là, cette intensité d'expression, si frappante dans la moindre de ses œuvres.

A six heures, Bruant dîne très légèrement ; il fait son "lézard" jusqu'à neuf. Alors il s'habille, endosse sa veste de velours à côtes, chausse ses bottes, jette son grand manteau sur ses épaules, se coiffe de son vaste chapeau et descend au cabaret d'où il remonte à deux heures du matin.

Telle est sa vie habituelle, sauf les jours où le soin de son journal l'oblige à rompre la régularité de son existence.

LE MIRLITON

Car Bruant est encore directeur de journal ! *Le Mirliton*, organe de la « Boîte », dont la collection vaudra cher dans dix ans, « parais-

sait à l'origine très irrégulièrement, une dizaine de fois par an. » Mais, avec le succès, le public est venu et il a fallu songer à contenter cette nouvelle clientèle. De mensuel, le *Mirliton* est devenu bi-mensuel, puis enfin hebdomadaire avec un format double.

Aujourd'hui, *Le Mirliton*, dont M. Fabrice Lémon⁵, l'aimable secrétaire général des Ambassadeurs et de l'Alcazar, est le rédacteur en chef, est devenu le Moniteur officiel des concerts de Paris, de la province et de l'étranger. Il a des correspondants dans toutes les grandes villes. C'est une feuille d'informations qui rend le plus grand service aux artistes.

En première page, paroles et musique d'une chanson de Bruant ou d'un auteur en vogue, avec un dessin de Steinlen, le collaborateur ordinaire du chansonnier, l'illustrateur de *Dans la rue*. On connaît, indépendamment de cette collaboration, l'admirable série que Steinlen a donnée au *Gil Blas* illustré, et, auparavant, au *Chat Noir* et dans de nombreux journaux. Je ne pense pas qu'aucun artiste ait pu se pénétrer jamais du texte d'un auteur autant que Steinlen l'a fait à propos des œuvres de Bruant. Je ne crois pas désobliger ce dernier en disant que je ne sais ce que je dois le plus admirer du texte même ou de la façon dont Steinlen l'a interprété.

C'est Steinlen, naturellement, qui fera les dessins du second recueil que préparera Bruant. Je prédis à tous les deux un succès égal et, à ce propos, qu'il me soit permis, sinon de manifester un regret, au moins d'émettre un avis. Le *Mirliton*, dans ses derniers numéros, publie des chansons de Bruant première manière. Pourquoi ne pas utiliser les merveilleux dessins que Steinlen leur consacre en publiant un volume de *Chansons de Concert* ?

Nous aurions ainsi, en trois séries, l'œuvre complète du poète et du dessinateur.

À CÔTÉ

Vous connaissez à présent l'homme et l'artiste, et il semblerait qu'il n'y a plus rien à dire sur lui. Mais pas du tout, Bruant est infatigable.

⁵ Fabrice Lémon (18..-1934), parolier.

Son ambition s'est accrue avec le succès, et il rêve de recueillir ailleurs qu'à Paris de nouvelles moissons de bravos, maintenant que la renommée a déjà porté son nom aux quatre coins de la France.

Depuis sa triomphante campagne de l'an passé aux Ambassadeurs, son répertoire fait fureur. Le cabaret de Bruant a sa scène dans toutes les revues ; on l'a vu, au troisième acte d'un drame à l'Ambigu.

Son *113ème de ligne* est devenu la marche militaire du régiment où Bruant a servi. Yvette Guilbert⁶ n'a jamais plus de succès que lorsqu'elle détaillait les chansons du poète populaire. Mévisto⁷ a été acclamé à la Scala dans les scènes arrangées pour lui où il disait tour à tour avec son talent si âpre ces trois pièces formant l'épopée du voyou au régime : Les petits joyeux, *Aux bat-d'Af*, et *À Biribi*.

Chaque concert a maintenant son Bruant. Félicia Mallet⁸ a porté dans tous les salons, de Paris le répertoire du chanson-nier.

J'ai moi-même conféré en compagnie de Bruant à la salle des Capucines. Dernièrement encore, à Orléans, à Marseille à Lyon, puis à Bruxelles, Bruant pouvait se convaincre que la gloire l'y avait précédé.

C'est donc pour lui la consécration définitive, car de tous côtés, affluent des demandes de directeurs et d'imprésarios,

On veut entendre un poète |

C'est d'un bon présage et j'applaudis d'avance aux succès futurs de Bruant dont le plus beau titre de gloire sera peut-être un jour d'avoir déshabitué le grand public des scies ineptes dont on le sature pour lui faire goûter un peu de littérature !

OSCAR MÉTÉNIER PAR ARISTIDE BRUANT

Méténier est un petit homme
Actif, ardent et convaincu,
Frétillant et pétillant comme
S'il avait du feu sous le cul.

Il fut d'abord au séminaire
Et pendant cinq ans, bien comptés,
Il fut apprenti commissaire,
Pour finir ses humanités.

A la Chapelle, à la Roquette
Et dans tous les coins d'icigo,
Avec des macs à rouflaquette,
Il apprit à parler l'argot.

Pas l'argot du pègre à la mie,
Ni l'argot chiqué des tatas...
Non... mais l'argot d'académie :
Largonji... chauffé sur le tas.

Et pendant cinq ans, par la ville.
Qui flotte et qui ne sombre pas,
Il courut constater les mille
Et mille accidents, les trépas.

Violents : crimes, suicides ;
Voir des gens noyés ou pendus,
Percés, troués, béants, rigides,
Brûlés, ratatinés, tordus.

Quelquefois il fait du théâtre
Et ces quelquefois-là, son but
Est de rendre Alexis folâtre,
Ou de faire rire Dubut.

Il est artiste, journaliste,
Romancier puis conférencier,
Puis encore autre chose en liste
Puis encore autre chose en crier.

Et quand il sut jacter nature,
L'entraver comme un marloupin,
Il fit de la littérature ;
Et l'on entendit Montépin.

Et Collas et d'autres rengaines
Hurler, crier, sur tous les tons,
Et gueuler comme des baleines...
...Et ce que nous nous en foutons !...

Car il en pleut... car il en coule
Des volumes et des succès,
Et *La Chair* et *Dame la Boule*...
Même il eut son petit procès.

⁶ Emma Laure Esther Guilbert, dite Yvette Guilbert (1865-1944), chanteuse de café-concert et actrice.

⁷ Jules Joseph Wisteaux dit Jules Mévisto (1857-1918), chanteur de café-concert, pantomime et chansonnier.

⁸ Félicia Mallet (1863-1928), comédienne, chanteuse et pantomime.

On peut le blaguer, le combattre
Il s'en moque... il pense, aujourd'hui,
Qu'il a du talent comme quatre
Et moi je pense comme lui.

Car Oscar est un petit homme
Actif, ardent et convaincu,
Frétilant et pétillant comme
S'il avait du feu sous le cul.

L'AMI

De tous les écrivains de l'heure actuelle,
celui avec lequel je me suis trouvé le plus
d'affinité est assurément Oscar Méténier.

Même esprit d'observation portant sur les
mêmes sujets, même connaissance profonde
des mœurs populaires, même pitié pour les
humbles, les déclassés et les déshérités.

Livrant le même combat, nous devons fatalement nous rencontrer ; du reste, Oscar Méténier a déjà raconté les joyeux détails de notre première entrevue.

Je lui laisse la parole :

« Il y a quelques années, je me trouvais attablé, une nuit, au fond du « Sénat », l'arrière-salle du Château-Rouge, le bouge fameux, trop connu aujourd'hui de la rue Galande. A cette époque, le refuge du père Trollier n'était point encore catalogué parmi les curiosités parisiennes qu'il est de bon goût de visiter entre une heure et deux heures du matin. C'était un cercle très fermé, dont seuls quelques rares invités avaient le droit de franchir impunément le seuil.

Gamahut y faisait encore des poids et Jouineau, un poète que la Centrale nous a ravi, y disait ses vers. Je corrigeais à ce moment les épreuves de mon premier livre *La Chair*, et j'étais venu là pour demander à Jouineau une de ses chansons que je me proposais d'introduire dans une étude d'argot intitulée *En Famille*.

Très flatté, Jouineau se mit à ma disposition et me chanta tout son répertoire : une parodie de *Carmen*, *Bras-de-Fer*, *la Tourterelle*, etc. Comme rien de tout cela ne me satisfaisait :

— Attendez, me dit-il, je vais vous en pousser une dont vous serez content... C'est une de mes dernières.

Et sur-le-champ il entonna :

Alle avait pus ses dix-huit ans,
Alle 'tait pus jeune d'puis longtemps,
Mais a faisait encor' la place
A Montpernasse.

En la voyant on savait pas
Si c'était d'la viande ou du gras
Qui ballottait su' sa surface,
A Montpernasse.

Alle avait quéqu's cheveux grasseux,
Perdus dan'un filet crasseux
Qu'avait vieilli su' sa tignasse,
A Montpernasse.

Alle avait eun robe d'reps noir,
L'matin ça y servait d'peignoir,
La nuit ça y servait d'limace,
A Montpernasse.

A travaillait sans aucun goût ;
Des fois a faisait rien du tout,
Pendant qu' j'étais dans la mélasse,
A Montpernasse.

En vieillissant a gobait l'vin,
Et quand j'la croyais au turbin,
L'soir a s'enfilait d'la vinasse,
A Montpernasse.

Pour boire a m'trichait su' l'gâteau,
C'est pour ça qu' j'y cardais la peau,
Et que j'y ai crevée la paillasse,
A Montpernasse.

Depuis que j'l'ai pus, j'me fais vieux,
Et pendant qu'à m'attend aux cieux,
J'rends quéqu's servic' à Camescasse,
A Montpernasse.

Très frappé par l'odyssée de la pauvre fille, j'en-fis mon compliment sincère à Jouineau ; pourtant un doute s'éleva datas mon esprit, je trouvais cette cruelle ballade si supérieure à tout le reste ! Je demandai :

— Elle est bien de vous, n'est-ce pas ?

— Oh ! Monsieur ! fit le poète indigné de mon soupçon.

— Vous me permettez de l'imprimer ?

— Comment donc ! seulement... hé mettez pas mon nom... Vous savez... je vis tranquille maintenant, je ne tiendrais pas à ce qu'on sut !...

Je connaissais mon Jouineau par cœur ; j'attribuai cette discrétion si rare chez un poète à un intérêt d'ordre privé dans lequel l'Art n'avait rien à voir et je me conformai à son désir.

Le lendemain, j'envoyais à mon éditeur la chanson, que *son auteur* m'avait crayonnée sur un coin de table entre deux verres de mêlé-cassis⁹, et je l'annotais avec ce simple renvoi au bas de la page : *authentique*.

A cette époque, je ne connaissais Bruant que pour l'avoir vu une fois ou deux chez Sallis, et pour l'avoir entendu chanter ses œuvres première manière au concert de la Scala. Je savais qu'il était l'auteur de ces deux petits chefs-d'œuvre : *À la Villette* et *À Saint-Lazare*, mais je l'avoue à ma honte, c'était tout.

Ma confusion fut grande, lorsque plusieurs mois après l'apparition de mon livre, un hasard me fit tomber entre les mains un numéro du *Mirliton* qui contenait *À Montpernasse*.

Bruant n'avait pas réclamé. J'étais fondé à croire qu'il n'avait pas lu *La Chair*. J'eus le tort de ne pas prendre les devants.

L'an passé, au cours d'une soirée passée à Montmartre, en compagnie de Laurent Tailhade¹⁰, l'exquis poète, et comme nous sortions d'une vague brasserie :

— Entrons chez Bruant, me proposa mon compagnon, nous n'y boirons peut-être pas de très bonne bière, mais nous y trouverons des amis.

— Chez Bruant ? Je n'y suis jamais allé et je vous avouerai que j'ai commis à son préjudice un plagiat involontaire... Ainsi donc, je ne tiendrais pas...

— Raison de plus ! Il faut connaître Bruant, ne serait-ce que pour lui expliquer que votre bonne foi a été surprise. Il est garçon d'esprit et vous me remercerez de vous avoir conduit chez lui... Vous verrez !

Un instant après, il me présentait au cabaretier du Mirliton.

— Ah ! c'est toi Méténier, me dit Bruant en me serrant la main, ça me fait plaisir de te voir, parce que je te gobe... T'es le seul à Paris avec moi qui sache en entraver sérieusement... et du vrai ! J viens de faire paraître

mon bouquin, je vas t'en donner un exemplaire... avec une dédicace.

Et il me remit un volume à la première page duquel il avait malicieusement écrit :

A Oscar Méténier
l'auteur d'« À Montpernasse »
Cordialement.

A. Bruant.

Ce fut sa seule vengeance.

Tel fut le prélude d'une amitié solide pour l'homme que j'ai appris à connaître depuis et qui n'a d'égale que mon admiration pour l'artiste. »

⁹ Mélange d'eau-de-vie (ou d'absinthe) et de cassis. Boisson populaire.

¹⁰ Laurent Tailhade (1854-1919), polémiste, poète, conférencier, pamphlétaire libertaire.

TABLE DES CHANSONS

Sur la route
Du pain
Alleluia du cheminot
Marchand d'crayon
Innocent
Terrassier
A la Richardelle
En Bourgogne
Sur Bordeaux
A Nice
Monte-Carlo
A Lyon
Les canuts
L'hôtel du tapis vert
Marche des bicyclistest
Chevauchée
Serrez vos rangs
Les nases
Marivaudage
Crasse originelle
Marida
J'suis dans l'Bottin
Le bœuf gras
L'impôt sur le revenu
J'm'en fous
Conseillers municipaux
Nos amoureuses
L'impôt sur la renie
Tanneur
Saison d'eau
Riche nature
Cyclownerie
Avatar
Souloloque
Empiromanie
Question capitale
Sagesse
Contre l'hiver
Ventrilogie
Kif-Kif
Emancipation
Repeuplons
Toutou
Ange pour Noël

SUR LA ROUTE

Qu'ça peut vous faire où qu'nous allons ?
 Ça vous r'garde pas, que j'suppose.
 D'abord, j'allons où qu'nous voulons...
 ... Où qu'vous voulez... c'est la même chose.
 Vous êtes d'ceux qu'ont des états ?
 Ben ! qu'qu'vous voulez qu'ça nous foute ?
 Des états !... j'en connaissons pas...
 Nous, not'métier, c'est d'marcher su'la route.



*Toulouse, marché Saint-Sernin, un chemineau
 (Eugène Trutat, 11 juillet 1897)*

Comm' si qu'on aurait besoin d'nous
 Pour fouiller la panse à la terre,
 Ou pour er'piquer du plant d'choux ?..
 Nous, on n'est pas propriétaire !
 J'ons pas besoin d'nous fair' du sang,
 Et j'aimons mieux ronger eun croûte
 Que d'travailler pour du pain blanc...
 Nous, not' métier, c'est d'marcher su'la route.

On n'est pas jaloux des vign'rons...
 C'est des gars qu'ont vraiment trop d'peine.
 Les malheureux !... nous, j'préférons
 Boire d'la flott' tout' not' semaine.
 Parguïé ! j'l'aimons aussi, l'bon vin,
 Mais J'en boirions jamais eun goutte
 S'i' fallait fair' pousser l'raisin...
 Nous, not' métier, c'est d'marcher su'la route.

A quoi qu'ça sert ed'travailler ?
 A rien... qu'à s'esquinter les tripes :
 Tous les matins faut s'réveiller,
 Faut partir avec des équipes...
 Et pis faut crever su'l'bouleau
 Pour un patron qui vous dégoûte.
 Malheur !... i's auront pas not'peau...
 Nous, not' métier, c'est d'marcher su'la route.

DU PAIN

T'es fatigué depuis qu'tu trottes ?
 Hein... ça t'a foutu d'l'appétit !
 Tu marchais mieux quand t'étais p'tit
 Et qu'ton p'pa t'envoyait aux crottes.
 Qu'qu'tu dis ? qu't'as chaud... qu't'es en nage ?
 Avanc' donc, eh ! bon Dieu d'clampin !
 Nous faut pousser jusqu'au village,
 Nous faut du pain !



*Boulangerie-pâtisserie à Paris
 (extrait, photo anonyme, vers 1900-DR)*

Ben oui ! du pain... avec un verre
 Ed cidr' pou' nous désaltérer ;
 Faut ben qu'i's nous foutent à baffrer
 Les particuliers qu'ont d'la terre.
 Nous aut'es j'avons pas d'patrimoine,
 Pas un arpent, pas un lopin...
 Mais, bon Dieu ! j'mangeons pas d'l'avoine.
 Nous faut du pain !

L'soleil tap' dru, la terre est sèche,
 L's disent tous qu'i' leur faudrait d'l'eau
 Nom de Dieu !... où s'qu'est mon coutiau ?...
 J'te vas leur fair' crier la dèche !...
 Quiens ! j'allons aller chez l'pus riche,
 Chez l'proprio qu'est l'pus rupin.
 Et j'y dirons : « Où s'qu'est la miche ?...
 Nous faut du pain !... »

Oui, mon vieux, du pain pou' nos gueules,
 Du pain dont qu'nous avons besoin,
 Ou ben, sans ça, gare à ton foin,
 Gare à ton blé, gare à tes meules !
 Je r'venons, l'soir, quand on nous r'fuse,
 Et j'te foutons l'coup du lapin
 Avec el'feu dans la cambuse...
 Nous faut du pain ! »

ALLELUIA DU CHEMINOT

Tout ce qu'on boit et tout ce que l'on mange,
 Et la récolte et la bonne vendange,
 Pour qui donc pousse tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez,
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.

Les champignons, les oignons, les carottes
 Et les navets que l'on trouve par bottes,
 Pour qui donc pousse tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez,
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.

Les abricots, les prunes et les poires
 Et les raisins dont les vignes sont noires,
 Pour qui donc pousse tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez,
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.

Et la bonne eau de la claire fontaine,
 Et le cresson dont la rivière est pleine,
 Pour qui donc pousse tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez,
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.



Ferme (William Topley, sd, extrait)

Et les appas des mignonnes bergères.
 Et les tétons des robustes vachères,
 Pour qui donc pousse tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez.
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.

Et les oiseaux célébrant la puissance
 Du dieu vivant qui sème l'abondance.
 Pour qui donc chante tout cela ?
 Pour le chemineau qui passe par là !...
Dixit Dominus, au premier chemineau :
 Allez, mangez,
 Prenez, buvez !...
Dixit Dominus, Domino
Meo.

MARCHAND D'CRAYON

à l'ami Paul Sonniès

Qu'est-c'que vous dit, mossieu l'gendarme ?
 Que j'pilonn', que j'n'ai pas d'métier,
 Que j'suis sans aveu-z-et sans carme,
 Vous rigolez, mon brigadier ;
 Quels sont mes moyens d'existence ?
 D'où que j'viens ?... Ej'viens d'n'importe où.
 Quant à c'que j'fais, ya pas d'offense,
 Ej'vends mon crayon pour un sou.

Oui, je l'sais ben, j'ai-z-eun sal' fiolle,
 J'ai vraiment pas l'air d'un rupin.
 Aussi, bon dieu, j'fais pas l'mariolle,
 Ej'cranott' pas comme un youpin,
 Ah ! bon dieu ! non, j'suis pas d'leur tierce :
 J'suis un trimardeur, un voyou,
 J'fais pas parti' du haut commerce :
 Ej'vends mon crayon pour un sou.

Quand j'dis qu'je l'vends, c'est z-eun figure,
 Entre nous on n'me l'prend jamais.
 Vrai, ya déjà longtemps qu'i' dure ;
 Pourtant, i' n'est pas pus mauvais
 Qu'un aut', mais y'a-z-eun concurrence !!
 C'est à qui qui s'ra l'pus filou...
 C'qu'i' yen a des Mangin en France...
 Moi, j'vends mon crayon pour un sou.

Et c'est ceux-là qu'a des boutiques !
 Des étalag' ébouriffants !!
 Un fonds !... des clients !... des pratiques
 Et des femm' avec des enfants...
 Des mômes qui leur fait des caresses !...
 Moi... j'vis tout seul comme un hibou.
 Avec quoi qu'j'aurais des gonzesses ?
 Ej'vends mon crayon pour un sou.



Hirondelle (extrait, photo anonyme, sd-DR)

Allons !... au r'voir, mossieu l'gendarme,
 Vous l'voyez ben, j'ai-z-un métier
 Avec quoi que j'me fais du carme,
 Allons... au r'voir, mon brigadier,
 Les v'la mes moyens d'existence...
 A présent j'm'en vas n'importe où...
 Vous l'voyez ben, ya pas d'offense,
 Ej'vends mon crayon pour un sou.

INNOCENT

Oui, Monsieur l'Président, j'braconne
 J'maraude aussi, chacun sait ça,
 Mais j'ai jamais violé personne,
 Surtout la fille à c'tte femm'-là !...
 Sa fille !... Alle a pris sa volée
 Sans qu'on la pousse... ah ! nom de dieu !...
 Et v'nir sout'nir que j'l'ai violée !
 Sa fille !... a sortait pas d'mon pieu.

Alle est v'nu' comm' ça, sans qu'j'y d'mande,
 Un beau soir, entre loup et chien.
 Alle était plat' comme eun limande ;
 Quant à du néné, y'avait rien.
 N'empêch' que j'me suis laissé faire,
 Moi j'suis obligeant et bon fieu...
 Et pis j'dois êt' eun bath affaire !...
 Sa fille !... a sortait pas d'mon pieu.

J'avais beau y dir' : Faut qu'tu t'lèves ;
Si tu restes là, j'vas m'fâcher.
— De quoi ? qu'a m'répondait, tu m'crèves,
Je m'tiens pus d'bout, j'peux pus marcher.
Pendant qu'j'allais tirer d'la marne,
Mam'zell' s'allongeait dans l'milieu
D'mon poussier... a faisait sa carne...
Sa fille !... a sortait pas d'mon pieu.

Et v'là-t'y pas c'te vieill' noceuse
Qui vient sout'nir, mon Président,
Que j'y ai violenté sa pisseuse...
Ah ! non !... vrai !... c'que c'est emmerdant !!!
Mais d'mandez-y donc qui qu'est l'père ?
Personn' ne l'sait, mêm' pas l'bon dieu.
Mais c'est eun putain comm' sa mère !...
Sa fille !... a sortait pas d'mon pieu.

TERRASSIER

Ecoute un peu c'que j'te vas dire :
J'en crains pas un pour l'instruction,
Ej' sais ben lire et ben écrire,
Ej' sais aussi la division.
Quand l'contremaître i' fait mon compte,
L' sait qu'c'est pas à moi qu'on l'monte.
Oui, mon vieux, pour un terrassier,
J'suis vraiment un homme à la r'dresse.
Faut pas y faire avec Ernesse...
A la santé ! j'paye un d'mi-s'tier.

Et pis tu m'as vu quand ej'charge,
Toujours au milieu du tomb'reau,
Jamais su' l'bord... Bon dieu ! j'm'en charge,
Qu'ça soy' d'la glaise ou du terreau,
C'est tassé... Faut pas qu'on y vienne,
Excepté toi, mon vieux Etienne.
... Si j'voulais, j's'rais chef ed'chantier ;
Mais, moi, j'veux rentrer à la ville.
Faut pas y faire avec Achille...
A ta santé ! j'paye un d'mi-s'tier.

A la vill', vois-tu, ma vieill' branche,
J'emmerd'rai les entrepreneurs ;
Ça s'ra pas tous les jours dimanche,
Y'z-auront pas tous les bonheurs.
J'te l'cach' pas... i's la front pas belle,
J'leur dirai : « J'connais la ficelle... »
Et j'laiss'rai pas fout' du mortier
Su' l'radier où qu'faut d'la meulière.
On peut pas y faire avec Pierre...
A ta santé ! j'paye un d'mi-s'tier.

J'dis pas ça pour fair' le mariolle,
Je n'veux pas crâner avec toi,
Mais les chefs ont peur ed' ma fiole,
Y's sav'nt ben qu'on compte avec moi.
Ya longtemps qu'i' m'font des avances
Pour que j'soye d'eux connivences.
Enfin, si j'voulais êt' patron,
Mon vieux, j'aurais qu'un signe à faire.
Mais ça... ç'n'est pas ton affaire...
A ta santé ! j'paye un litron.



Terrassiers (Eugène Atget, vers 1899)

A LA RICHARDELLE

Ugèn', v'là Ramoneau qui baume,
Sûr, doit y'avoir quèqu' chos' là-d'dans ;
Filons, tous les deux, l'long de c'chaume,
Eux, vois-tu, c'est des emmerdants :
Aristid' gueul' comme eun baleine,
Quant à Oscar, ah ! nom de d'là !...
C'est un vieux cochon... viens, Ugène,
Chassons pas avec ces gars-là.

Ugèn', v'là Ramoneau qui queute,
Viens par ici, j'vons nous placer ;
Nous j'avons pas besoin d'eun meute,
J'ons Ramoneau, ça va lancer.
Vois-tu, mon vieux, y'a pas à dire,
J'aim' pas entendr' gueuler comm' ça :
Ça m'fait rater chaqu' coup que j'tire,
Chassons pas avec ces gars-là.
Ugèn', v'là Ramoneau qui lance !

Va, Ramoneau, va, mon lascar ;
 T'es l'milleur boîquier qu'est en France,
 T'es pas comm' la rosse à Oscar,
 Y'a qu'ta rac', mon gars, c'est la seule...
 Ugèn'..., le yeuve... à toi... le v'là !...
 Merd' ! v'là c'salaud d'Bruant qui gueule !
 Je n'chass' pus avec ces gars-là !

Ugèn', v'là Ramoneau qui mène,
 Rest' là... boug' pas... attends un peu...
 Ça va sortir ed' la garenne...
 Chut !... quoi qu'j'entends ?... ah ben ! bon dieu !
 C'est Oscar qu'embrasse eun fumelle !
 Non... merde !... on n'a pas idé' d'ça !...
 Tiens... j'fous l'camp à la Richardelle,
 Je n'chass' pus avec ces gars-là !

EN BOURGOGNE

Tout près de Sens, à Courtenay,
 Au pays du vin je suis né ;
 Mon père était ivrogne
 En Bourgogne ;
 Et son père et lui faisaient deux,
 Et moi trois, puisque j'fais comme eux ;
 J'illumine ma trogne
 En Bourgogne.

Le vin qu'on fait dans c'pays-ci
 On peut s'en fourrer jusqu'ici,
 Sans jamais être en rogne,
 En Bourgogne ;
 Qu'ils soient en ic, en ac, en oc,
 Tous les autres vins c'est du toc,
 On n'boit pas d'vin d'Gascogne
 En Bourgogne.

Les femmes de ce pays-là
 On peut les aimer jusque-là,
 Ell's sont dur's à la b'sogne
 En Bourgogne ;
 A chaque pas, à chaque instant,
 De tous les côtés on entend
 Jean du Cogno qui cogne,
 En Bourgogne.

Elles n'ont pas d'aussi beaux chapeaux
 Ni d'aussi beaux manteaux qu'les peaux
 Qu'on voit au bois d'Boulogne,
 En Bourgogne ;
 Elles ont des tétons, des girones,
 Et des derrièr's qui sont plus ronds
 Que ceux d'la mèr' Gigogne,
 En Bourgogne.



Négociant à Savigny-les-Beaune
 (extrait, photo anonyme, vers 1900-DR)

Et voilà pourquoi, maintenant,
 Tous les ans je vais, en r'venant
 Des sources d'la Dordogne,
 En Bourgogne.
 Et Jean du Cogno, mon cousin,
 Me purge avec du jus d'raisin,
 J'fais ma cure à Coulanges
 En vendange.

SUR BORDEAUX

Que pourrais-je bien vous écrire
 Sur Bordeaux, mon cher Berthelot ?
 J'y fus si peu... mais, à vrai dire,
 J'y fus comme le matelot
 De la chanson : Bonne cuisine,
 Les meilleurs crûs du meilleur vin,
 Puis, et surtout, la vieille fine
 Du chapon fin.

Ceci n'est pas une réclame,
 Mais je veux l'écrire en passant ;
 Quand on dîne bien, on le clame
 En estomac reconnaissant.
 Certes, j'aime toute la France,
 Ses montagnes, ses villes d'eaux,
 Mais je donne la préférence
 A votre Gironde... à Bordeaux,

Au citadin qui vous accueille
 Le verre en main, le rire aux yeux,
 Et dont la gaieté sent la feuille
 Du cep planté par ses aïeux ;
 A sa franche et joyeuse mine ;
 A ce gai Bordelais, enfin.
 Auquel on doit la vieille fine
 Du chapon fin.

En désirez-vous des louanges ?
 En voilà, mon cher Berthelot.
 Sur ce, pressez bien les phalanges
 De l'ami Toché-Gorenflot.
 Il habite dans la cuisine
 Où, plus heureux qu'un séraphin,
 Il déguste la vieille fine,
 Au chapon fin.

A NICE

Bonjour, Justin, comment qu'ça t'va ?
 Moi, figur'-toi que j'suis à Nice,
 Où que l'soir ej' fais un Hova
 Dans l'entre-sort du grand Narcisse ;
 Un forain qui fait que c'qui peut
 Et qui va chiner d'foire en foire
 Avec sa méness' qu'est tout' noire
 Et qui l'fait cocu tant qu'a veut.

Mais c'est pas pour ça que j't'écris,
 C'est pour te dir' comme j'la r'lève.
 Vrai, Nice est pus chouett' que Paris,
 C'est pas un pays... c'est un rêve !
 Non, t'as pas idée de c'coin-là :
 Y'a des roses et des marguerites
 Plein les rues... et des belles petites...
 Comme les fleurs... en veux-tu... n'en v'là !

Aussi faut voir, au Carnaval,
 Mince qui y'en a d'la gigolette...
 Et, tu sais, pas des marque-mal...
 Non... des p'tites femmes qu'a d'la galette !.
 ... Et d'la chaleur... et pas d'hiver ;
 Tu penses un peu si j'me la coule,
 Ej'me les chauffe, ej'me les roule,
 Au soleil, comme un lézard vert.

Enfin, vois-tu, mon vieux Justin,
 J'en ai soupé des Batignolles.
 T'es pas près d'me r'voir à Pantin.
 Non... faudrait que j'soy' vraiment gnolle
 Pour plaquer un pays pareil
 Où qu'j'ai la Méditerranée,
 Son ciel !... sa plage !... Et tout' l'année
 Des fleurs.... des fesses... et du soleil !

MONTE-CARLO

Antre de pègres, de filous,
 De grecs sinistres et de filles,
 De nobles devenus marions
 Malgré les conseils de familles.
 Antre de mort, de suicide,
 Où... dans un décor azuré,
 Tourne ta roulette homicide !
 Caverne du *Miserere*.

Repaire de croupiers maudits
 Qui ratissent, dans la fournaise,
 L'or dont se gorgent tes bandits.
 Pendant qu'au pied de ta falaise,
 Heurtant les rochers, des corps vagues
 Se balancent au gré du flot,
 Bercés par le rythme des vagues...

 Caverne de Monte-Carlo !

Puissent les monts, s'entrechoquant,
 Ou te précipiter dans l'onde,
 Ou te fondre dans un volcan,
 Pour le bien... et l'honneur du monde !
 Puisse-t-on marcher sur ta cendre...
 La maudire... et se rappeler
 Tout le sang que tu fis répandre
 Et les pleurs que tu fais couler.

A LYON

Bref, nous partons avec Émile
 Pour visiter l'Exposition
 De Lyon.
 Ceci se passait en l'an mille-
 Huit-cent-quatre-vingt-quatorz'. Juste
 En débarquant, l'air navré.
 Emil' me dit : « Dis donc, Auguste,
 Un curé ! »

Nous touchons du fer et, dar' dare,
 Nous courons à l'Exposition
 De Lyon.
 Plac' Bell'cour, y'avait eun fanfar
 Avec, autour, des gens d'la ville
 Qui prenaient des airs inspirés.
 « R' garde donc, que j'dis à Emile.
 Deux curés ! »

L'HOTEL DU TAPIS VERT

C'qu'i' fait chaud ! y doiv'nt prendre un bain
 Les gars qui travail ! à la glèbe...
 Moi, j'travail' pus, j'aim' pas l'turbin.
 J'ai vingt-huit ans, j'm'appelle Usèbe
 Et j'trimarde... et c'est rien chouetto,
 Surtout l'été, quand la vi' coûte
 Presque rien... minc' qu'on est costeau !
 Y'a du dessert tout l'long d'la route.

L'été, j'suis pus chouett' que l'hiver,
 J'couche à l'hôtel du Tapis vert.

Tous les matins, au point du jour,
 C'est Jean Bourguignon qui m'réveille
 Y'm'fait des blagu', i'm'dit bonjour,
 Y'm'piqu' le nez, i'm'chauff' l'oreille,
 Y'm'brûl' la gueule, c'cochon-là,
 Y's'promèn' dans ma barbe d'fauve,
 Y'm'fout plein les yeux de c'qu'il a,
 Y'm'éblouit dans mon alcôve.



(William Topley, 1914 - extrait, photo modifiée)

L'été, j'suis pus chouett' que l'hiver,
 J'couche à l'hôtel du Tapis vert.

Ej' peux marcher sous l'grand ciel bleu
 Et m'isoler dans la nature ;
 J'vois les couchers d'soleil en feu,
 J'trouv' ça pus bath que d'la peinture ;
 J'entends l'chant d'la source où que j'bois,
 Il est pus sacré qu'un cantique,
 Et quand j'm'arrête au coin d'un bois,
 C'est les p'tits oiseaux ma musique.

L'été, j'suis pus chouett' que l'hiver,
 J'couche à l'hôtel du Tapis vert.

Moi, j'aim' ça, dormir dans les prés ;
 Le foin, c'est pus mœlleux qu'la toile.
 Et puis, dans les cieux azurés,
 Souvent j'aperçois une étoile
 Qui vient s'placer juste au-d'ssus d'moi ;
 J'y dis bonsoir à la fileuse.
 Et j'm'endors heureux comme un roi...
 C'est l'bon dieu qui pay' la veilleuse.

L'été, j'suis pus chouett' que l'hiver,
 J'couche à l'hôtel du Tapis vert.

MARCHE DES BICYCLISTES

pour l'ami Henri Rudeaux

On a soupé des chants naturalistes,
 Depuis cinq ans, on en mettait partout ;
 J'vais pour changer chanter les Bicyclistes,
 Afin d'prouver qu'on peut faire un peu d'tout.

Les Bicyclistes
 Sont des artistes
 Trempés du tendon,
 Cambrés su' l'guidon,
 Courbant l'échiné
 Sur leur machine.



(extrait, photo anonyme, sd-DR)

Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
V'là qu'on n'ies voit plus guère
Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
On n'les voit déjà plus !

Quand le coureur emballe sur la piste,
Sur sa Whitworth il va comme le vent ;
La main le pousse et rien ne lui résiste,
Il est toujours le premier... en avant !...

Les Bicyclistest
Sont des artistes
Tremptés du tendon,
Cambrés su' l'guidon,
Courbant l'échiné
Sur leur machine,

Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
V'là qu'on n'ies voit plus guère
Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
On n'les voit déjà plus !

Le Bicycliste est le roi de la route,
Sur sa bécane il fuit comme l'éclair,
Comme l'oiseau qui, sous l'immense voûte,
S'élance au large et disparaît dans l'air.

Les Bicyclistest
Sont des artistes
Tremptés du tendon,
Cambrés su' l'guidon,
Courbant l'échiné
Sur leur machine,

Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
V'là qu'on n'ies voit plus guère
Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
On n'les voit déjà plus !

Le Bicycliste a le cerveau tranquille,
Bon estomac, excellent appétit,
Loin des tracas et du monde imbécile,
Il est toujours frais de corps et d'esprit.

Les Bicyclistest
Sont des artistes
Tremptés du tendon,
Cambrés su' l'guidon,
Courbant l'échiné
Sur leur machine.

Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
V'là qu'on n'ies voit plus guère
Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
On n'les voit déjà plus !

Pédalons donc tous autant que nous sommes,
Tournons, virons, courons dur et longtemps,
La Bicyclette améliore les hommes
Et l'on vivra bientôt jusqu'à cent ans.

Les Bicyclistest
Sont des artistes
Tremptés du tendon,
Cambrés su' Tguidon,
Courbant l'échiné
Sur leur machine,

Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
V'là qu'on n'ies voit plus guère
Les v'là là-bas qui filent d'ssus,
On n'les voit déjà plus !



Champions du limousin
(extrait, photo anonyme, sd-DR)

CHEVAUCHÉE

Quand nous roulons, dans la campagne,
Montés sur le cheval de fer,
En tandem, avec ma compagne,
Nous fendons l'air.

L'air de France que nous aimons.
Et l'on se crève... et l'on se vanne...
Et Ton en prend à pleins poumons
Sur la bécane.

Le pied cambré sur la pédale,
L'œil au guet, le jarret tendu,
On s'entraîne, on vole, on s'emballe
A corps perdu.

Mais, hélas ! il faut s'arrêter,
Car voici la côte... et l'on cane...
Elle est par trop raide à monter
Sur la bécane.

Parfois on ramasse une pelle,
On s'étale assez rudement,
Mais bien vite on remonte en selle
Et, lestement,

On se courbe sur le guidon,
On dit zut ! au gars qui ricane
Et puis on repart... et hu donc !
Sur la bécane.

Et sous le drapeau tricolore,
Les nases marchent dans les rangs
De la France qui les honore
Comme elle honore ses enfants.

Le nase,
C'est l'blaze
Du tirailleur algérien,
Qui marche bien !



(extrait, photo anonyme, sd-DR)

MARIVAUDAGE

Ils étaient vieux. Ils étaient deux :
Elle était simplement sa bonne,
Lui n'avait servi que Bellone.
Ils étaient encore amoureux.
Le vieux aimait à siroter
Et souvent, la nuit, après boire,
L'ancien ne pouvait plus chanter
Victoire !

Lors la vieille se retournait
Et boudait toute la semaine,
Même quelquefois la quinzaine...
Alors notre vieux s'acharnait,
Tâchait de gagner du terrain...
Mais Babet calfeutrait ses charmes.
Le vétéran portait en vain
Les armes !

Pendant que s'acharnait le vieux,
Babet boudait contre son ventre.
L'autre se calait sur son centre
De gravité. Puis, furieux,
Ne voulant prier, notre ancien
Poussait des soupirs à tout fendre I
Et la vieille ne voulait rien
Entendre.

Mais elle soupirait tout bas.
Le maître avait l'oreille fine.
Alors il s'indignait : Ma fine,
En v'lez-vous ou en v'lez-vous pas ?
— On n'vous en a jamais r'fusé,
Minaudait l'humble maritorne.
— Eh ben ! alors, assez causé...
Qu'on s'torne !

CRASSE ORIGINELLE

pour l'ami Paulin Lambry



Conseil municipal
(peinture de Jean-Eugène Buland, 1891)

Le maire assembla son conseil
Et d'un ton et d'une voix fermes,
Grave, il exposa, dans ces termes,
Un fait inouï, sans pareil :
« Messieurs, je vous le donne en mille !
On fait une pétition
Qui circule dans notre ville,
Savez-vous pourquoi ?... Non... Eh ben !
On voudrait la construction
D'un bain ! »

Le conseil eut un haut-le-corps.
 « Un bain !... clama l'un ; pourquoi faire ?
 — Mais... pour en prendre, dit le maire.
 — Vraiment ? fit l'adjoint ; mais, alors,
 Dans notre étang de galetade
 On pourrait en prendre l'été.
 — On en prend quand on est malade
 Dit à son tour Mossieur Robain ;
 Moi, je comprends l'utilité

D'un bain.

— On en prend aussi quand on veut,
 Dit, en hésitant, maître Pierre.
 J'en ai pris un pendant la guerre
 Dans le pays de mon neveu...
 Un pays grand comme le nôtre
 Où je fis assez long séjour...
 J'en prendrais volontiers un autre.
 — C'est mon cas, dit Mossieur Robain,
 On peut donc, je crois, voter pour

Un bain. »

Les conseillers, incompetents,
 Songeaient... Lors, prenant la parole,
 Le sieur Henri de Fourcherolle
 Leur dit : « J'ai soixante et sept ans,
 Bon pied, bon œil et je me porte
 Comme un chêne... Or, je suis surpris
 D'entendre parler de la sorte,
 Car, n'en déplaise à Jean Robain,
 Moi, Messieurs, je n'ai jamais pris

Un bain. »

MARIDA

A la mairie la noce arrive.
 Le marié plein... soûl comme eun grive,
 S'met à chanter : « Gai... marions-nous !
 Gai... mettons-nous la corde au cou. »
 Le mair', bonn' gueul' républicaine,
 Disait aux témoins : « J'comprends ça...
 Mais ram'nez-le la s'maine prochaine,
 J'peux pas l'marier dans c't'état-là. »

— Oh ! Mossieur, disait la mariée
 Qui paraissait très contrariée,
 Nous somm'ensemble depuis sept ans...
 Nous avons déjà huit enfants !
 Et la bonn' gueul' républicaine
 Disait : « Oui, j'comprends bien tout ça...
 Mais ram'nez-le la s'maine prochaine,
 J'peux pas l'marier dans c't'état-là. »

Huit Jours après la noc' rapplique.
 Le marié, soûl comme eun bourrique,
 Chantait toujours : « Gai... marions-nous !
 Gai... mettons-nous la corde au cou. »
 Et la bonn' gueul' républicaine
 Disait : « Ah ! non, j'comprends pas ça,
 J' crois qu'il est plus soûl qu'l'aut'semaine.
 J'peux pas l'marier dans c't'état-là. »

— Mais, Mossieur, disait la mariée
 Qui paraissait très contrariée,
 Quand i' n'est pas dans c't'état-là,
 Y dit qu'i' s'fout du marida,
 Qu'i' veut rester concubinaire,
 Qu'i' veut pas s'mett' la corde au cou.
 Bref, vous comprenez, Mossieur l'maire,
 Y veut s'marier qu'quand il est soûl.

J'SUIS DANS L'BOTTIN

De quoi ?... Ben, vrai, t'as pas la trouille !...
 J'allais à l'école avec toi !!...
 Et c'est pour ça, dis, sal' fripouille,
 Que tu veux crâner avec moi ?...
 Mais tu connais don' pas l'gros Charles,
 L'chemisier d'la ru' Saint-Martin !
 Tu sais don' pas à qui qu'tu parles ?
 J'suis dans l'Bottin !

Oui, dans l'Bottin, avec la tierce,
 Avec les poilus du quartier :
 Tous les gros bonnets du commerce
 Du boul' des It' et du Sentier.
 J'deviens un homm' considérable,
 T'entends, 'spèce de purotin ?
 J'suis honoré... J'suis honorable...
 J'suis dans l'Bottin !

J'suis boutiquier, j'ai ma patente,
 J'suis un notable commerçant,
 Tandis qu'toi, t'en as-t'y d'la rente ?
 T'en achètes-t'y du trois pour cent ?
 Ah ! bon dieu ! tu peux pas y faire :
 T'as pas l'rond, t'as pas un rotin,
 Tandis qu'moi j'ai fait mon affaire,
 J'suis dans l'Bottin !

Ej' fais parti' du parti d'l'ordre.
 J'm'en fous un peu d'vos syndicats !
 Et pis c'est pus moi qu'on fait mordre
 Aux boniments d'vos avocats ;
 J'en ai soupé des anarchisses
 Et des socialisses d'Pantin :
 Moi, j'marche avec les royalisses,
 J'suis dans l'Bottin !

LE BŒUF GRAS

Février, 1896.

Dis donc, tu sais pas la nouvelle ?
 Paraît que l'cons' municipal,
 D'accord avec Mossieu Poubelle,
 Y vont r'commencer l'carnaval.
 C'est une idée, y'a pas à dire,
 On va rigoler... tu verras...
 Ça va marcher comm' sous l'Empire.
 V'là qu'on nous ramène l'bœuf gras !

*Visite officielle*

(Charles Lansiaux, 20 déc.1918, extrait)

Et pis tu vas voir el'cortège :
 El'bœuf qu'est gras comme un cochon,
 Et pis l'amour, blanc comm' la neige,
 Avec son arc en tir'-bouchon,
 Et pis des dieux et des négresses,
 Des reines, des tétons, des appas...
 On va n'en voir des pair's de fesses...
 V'là qu'on nous ramène l'bœuf gras !

Et des princ's, des ducs et des pages,
 Des ch'valiers avec leur écu,
 Et des louchébems, en sauvages,
 Qui vont guincher l'soir au pinc'cul
 Avec des gonzesses en Apaches...
 Non, mon vieux, ça m'épat'rait pas
 Quand on rouvrirait l'bal des vaches...
 V'là qu'on nous ramène l'bœuf gras...

El'gouvernement qu'est pas gnole
 S'a dit comm'ça : « Mon vieux colon,
 C'est pas trop tôt que l'peup' rigole
 D'puis l'temps qu'i' paye l'violon. »
 Alors, en avant la musique !
 On va n'en pousser des hourras
 Et gueuler : et Viv' la République ! »
 V'là qu'on nous ramène l'bœuf gras !

L'IMPÔT SUR LE REVENU

Mars, 1896.

Ben quoi qu't'en dis d'not' ministère ?
 Non, mais, crois-tu qu'il est d'achar ?
 Y veut pas s'laisser fout' par terre !
 N'en v'là z-un qui dirige l'char
 Ed' l'État sans faire des épates.
 Tu sais ben qu'il est parvenu
 A r'foute l'budget su' ses pattes,
 Grâce à l'impôt su' le r'venu.

Et c'était pas eun mince affaire,
 l'paraît qu'y avait du turbin,
 C'lui d'avant pouvait pas y faire,
 Y s'rait fait envoyer au bain.
 Tandis que l'nôtre, à la bonne heure !
 Y fait comme il avait conv'nu,
 Y démolit l'assiette au beurre.
 Grâce à l'impôt su' le r'venu.



(extrait, photo anonyme, sd-DR)

Vois-tu c'est l'impôt qui remplace
 Les port' et f'nêt'... et j'suis content
 A caus' de cell' que j'porte en face
 Du trou qu'est dans mon culbutant.
 Mine' qu'i' va respirer l'bien-être
 Quand, sans payer, mon pauv' cul nu
 Pourra mettr' son nez à la f'nête.
 Grâce à l'impôt su' le r'venu.

Bref, aujourd'hui, la route est belle,
 A part quèqu's p'tits empêch'ments
 D'danser, au son d'la ritournelle,
 Avec les aut's gouvernements.
 On peut supporter la critique
 Et chanter, sur un air connu :
 Elle est sauvée, la République,
 Grâce à l'impôt su' le r'venu.

J'M'EN FOUS

Avril, 1896.

Dans l'temps j'faisais d'la politique
 Et j'étais mes opinions :
 Ej'criais : Viv'la République !
 Et j'gueulais dans les réunions.
 Et, mêm' quèqu'fois — ej'peux ben l'dire
 M'arrivait d'm'aller m'fout' des coups
 Avec les blouses blanches d'l'Empire...
 Maint'nant, j'm'en fous !

Ça vous semble drôle, j'm'en doute,
 Qu'un homme aussi distingué qu'moi,
 Un homme aussi comme i' faut s'foute
 Ed'la République et du roi ?
 Ben, voilà... C'est pus mon affaire...
 Et qu'on gueule : A bas les filous !
 Vive l'Sénat ou l'Ministère !
 Maint'nant, j'm'en fous !

J'm'en lav' les pieds comm' Ponc'-Pilate,
 Maint'nant je n'm'occup' pus de rien,
 Quéqu'ça peut m'foute à moi qu'ça s'gâte
 Ou qu'les affair' a marchent bien ?
 Aussi qu'on r'fasse l'plébiscite,
 Qu'on foute l'pays sans'ssus d'ssous...
 Ou l'gouvernement en faillite,
 Maint'nant, j'm'en fous !

CONSEILLERS MUNICIPAUX

C'est pas fini... v'là qu'ça r'commence,
 On va r'voter dimanch' prochain,
 Tous les quartiers ont pas la chance
 D'avoir not' candidat Archain.
 C'est l'futur député d'Bell'ville
 Et c'est lui l'pus costeau du bal,
 Quand on donne, à l'Hôtel de Ville,
 Le guinch' du Cons' municipal.

V'là z-une institution pratique,
 V'là des hommes qu'nous veulent du bien ;
 Y n's'occupent jamais d'politique,
 Y s'gueulent pas à propos d'rien !
 Y z'émettent un vœu tout'les s'maines,
 Et c'est grâce à leurs discussions
 Qu'nous avons d'l'eau dans nos fontaines
 Et du gaz au bout d'nos lampions.

Y s'march' avec les prolétaires,
 Y s'les roulent pas dans les salons,
 Y sont au courant d'nos affaires,
 Y savent mieux qu'nous c'que nous voulons ;
 Y sont laïqu', obligatoires,
 Y veulent pus d'frèr', Y veulent pus d'sœurs
 Et y font fair' des heurinoires,
 Pou' fair' pisser les électeurs.

Aussi v'là pourquoi que j'les gobe,
 Pas'que c'est des gonciers comm' nous,
 Qui sont ni d'l'épée ni d'la robe
 Et pas pus fiers que moi z-et vous,
 Avec qui qu'on boit eun chopine,
 Qui la font pas à l'aristo
 Et pis qu'engueulent Mossieur Lépine...
 Et moi j'trouv' ça rud'ment chouetto.

Mai, 1896.

NOS AMOUREUSES

Juin, 1896.

De grands boulevards ou de rues,
 D'hôtel borgne ou d'hôtel privé,
 Gigolettes, cocottes, grues
 Au linge plus ou moins lavé ;
 Gonzesses de luxe et de choix
 Ou du régiment des pierrees,
 Toutes elles portent leur croix.

Nos amoureuses.



(anonyme, vers 1900-DR)

Elles sont la chose de mâles
 Riches, séniles, impuissants,
 Dont les spasmes semblent des râles.
 Elles vont, galvaudant leurs sens,
 Au lieu de broyer leurs appas
 Dans des étreintes vigoureuses...
 Mais les amoureux n'aiment pas

Nos amoureuses.

Vagues, veules, endolories,
 N'avivant plus que des désirs
 Malsains, l'âme et la chair meurtries
 Par la fête, par les plaisirs,
 Ivres de noce et de rancœur,
 Lors des heures trop douloureuses.
 Parfois elles s'ouvrent le cœur,
 Nos amoureuses.

Ohé ! l'homme à la Madeleine !
 Ohé ! Jésus, mort sur ta croix !
 Ohé ! Jésus, dont l'âme est pleine
 D'amour ! Ô fils du Roi des rois,
 Fils du Tout-Puissant, fils du dieu
 Qui fait les vierges bienheureuses...
 Laisse un peu coucher dans ton pieu
 Nos amoureuses.

L'IMPOT SUR LA RENTE

Juillet, 1896.

Moi, j'm'appelle l'Petit Julot,
 Mon beau-frère s'appelle l'Gros Charles,
 On la connaît, on est des marles,
 Comme autrefois Mossieur Trublot.
 Eh ben, dernière'ment, nous causions
 De c'projet d'loi qui les tourmente
 Et tout les deux nous nous disions :
 — Y n'faut pas toucher à la rente.

Imposer la rente !... et pourquoi ?
 Je m'demande où qu'est l'avantage,
 V'là t'i' qu'ça s'rait d'la belle ouvrage !
 Tout l'mond' gueul'rait après la loi.
 Aussi, je l'dis : « C'est mon oignon,
 La République est pas contente.
 Pour avoir encor' son pognon,
 Y n'faut pas toucher à la rente. »

Y nous cour' avec leurs projets,
 Leurs amend'ments et leurs cédules.
 Vrai, j'aurais pas tant de scrupules
 Pour équilibrer nos budgets.
 Moi, pour avoir des capitaux,
 Ej' commenc'rais par mettre en vente
 Tous les couvents... tous les châteaux...
 Mais je n'touch'rais pas à la rente.

Il a raison, Mossieur Rouvier,
 Il est vraiment pas à la s'cousse,
 Y leur a dit la chose en douce,
 Comme un homme qu'sait son métier.
 Y s'en moque d'l'impôt global,
 Y dit qu'ça lui donn' la courante
 Et qu' pour avoir le capital,
 Y n'faut pas toucher à la rente.

TANNEUR

Août, 1896.

« Je suis tanneur... tanneur... tanneur... »
 Dit le vieux, pendant qu'on lui serre
 Les deux mains. Vrai, c'est un honneur
 Que le pauvre n'attendait guère.
 Il ne peut croire à son bonheur
 Et sa joie éclate en trompette ;
 Il reprend et l'écho répète :
 « Je suis tanneur... tanneur... tanneur... »

Je suis tanneur... tanneur... tanneur...
 Et j'aurais pu, tout comme un autre,
 Ne pas l'être ! Aussi, quel honneur
 Que ce métier-là soit le nôtre !
 Et mes fils auront le bonheur
 De pratiquer, longtemps encore,
 Ce noble état qui nous honore.
 Je suis tanneur... tanneur... tanneur...

Je suis tanneur... tanneur... tanneur...
 Et le train roule... et la musique
 Joue... Et l'on crie : « Hourra !... Honneur !
 Vive à jamais la République ! »
 Et le vieux, ivre de bonheur,
 Dit : « J'ai bien gagné la médaille ;
 Voilà trente ans que je travaille,
 Je suis tanneur... tanneur... tanneur... »

SAISON D'EAU

Août, 1896.

Il pleut. Le Mont-Dore est mouillé...
 Et le Sancy baigne sa cime
 Dans l'horizon tout barbouillé.
 L'eau tombe et jaillit dans l'abîme.
 Lors chacun se demande, en bas,
 Quand ça finira. Mais un ponté
 Dit : « Demain il ne pleuvra pas...
 L'baromètr' remonte.



Extrait d'un dessin
 (anonyme, vers 1900-DR)

— Oui, siffle un emphysémateux,
 C'est tous les jours la même chose.
 — Non, monsieur, répond un quinteux,
 Car ça va changer, je suppose.
 — Vous croyez ? demande un perclus.
 — Certes, oui, monsieur, et je compte
 Bien que l'eau ne tombera plus...
 L'baromètr' remonte. »



Visiteurs à l'exposition (Paul Renouard, 1900)

Mais l'eau tombait... tombait toujours...
 Tombait pour retomber encore,
 Il en retombait tous les jours.
 Et les bonnes gens du Mont-Dore
 Disaient : « Demain il fera beau ;
 Attendez... ce n'est pas un conte,
 C'est fini... nous n'aurons plus d'eau...
 L'baromètr' remonte. »

Or les baigneurs mouillés, douchés,
 Trempés comme dans la piscine,
 Puis mal réchauffés, mal séchés.
 Dans le petit lit qu'on bassine,
 S'en vont navrés... le corps transi,
 Et disent en soldant leur compte :
 « Nous reviendrons l'an prochain si
 L'baromètr' remonte. »

RICHE NATURE

Septembre, 1896.

L'hiver, à Paris, j'fais des poids
 Sur les places et dans les passages.
 L'été j'vas flânocher quéqu's mois
 Dans les villes d'eaux et sur les plages ;
 J'fais l'boniment, j'ramass' les sous
 Que m'jettent les michets qu'ont d'la braise.
 Et j'arrive à joind' les deux bouts
 Avec leur pèze.

Y sont presque tous mal foutus
 Les godanchets qui font la cure :
 Y sont bancals, Y sont tortus,
 Minés, rongés par le mercure.
 Y z-ont les yeux jaune, le teint blanc,
 Le nez pincé, la gueul' mauvaise ;
 Y vienn' aux eaux se r'fair' le sang
 Avec leur pèze.

Comme y sont presque tous au sac,
 Y'a des bergères qui les y r'joignent :
 Des baths gonzesses qu'ont l'estomac
 De s'les payer pendant qu'i's s'soignent !
 Y sont vidés comm' des lapins,
 Y'a pus qu'nib et c'est d'la foutaise,
 Mais i's font encor' des chopins
 Avec leur pèze.

Eh ben ! j'les plains, ces malheureux !
 Moi j'aime la vie et la nature.
 J'ai d'la santé, j'suis vigoureux,
 J'ai des gonzesses pour ma figure.
 J'vas droit d'avant moi, sans savoir où ;
 Tandis qu'eux vont au Pèr'Lachaise,
 Où's qu'on les foutra pas dans l'trou
 Avec leur pèze.

CYCLOWNERIE

Septembre, 1896.

Eh ben !... vrai, minc' de galipète !...
 ... Plus fort que d'jouer au bouchon
 Tromb', cyclon', tornado, tempête,
 C'est-y du lard ou du cochon ?
 Pour quant à moi j'en suis malade,
 Ca m'entre pas dans l'ciboulo.
 Non... si t'avais vu c'te salade !...
 C'était vraiment pas rigolo !

Juste y passais su' l'Pont-au-Change
 Quand el' bastringue a commencé.
 Tiens, qu'je m'dis, c'est l'temps qui s'dérange,
 Mon colon, tu vas êt' saucé...
 Et aï donc !... v'là qu'ça dégringole...
 Des bouts d'tuyaux... des coins d'pignons...
 D'l'eau, du vent... et j'te carambole,
 En voulez-vous des pains, des gnons,

Des branches, des troncs d'arbr' ?... Un massacre !
 Des pots cassés, des morceaux d'fer,
 Des ch'vaux d'omnibus, des ch'vaux d'fiacre
 Qui s'ballad' les quat' patt' en l'air...
 ... J'en étais louf !... Alors ej' pique
 Ma course au boul'vard Sébasto
 Où que j'tomb' dans les bras d'un flique
 Qui voulait m'conduire à l'hosto !...

Et dire qu'on a des astronomes,
 Des observatoir'épatants,
 Des grands savants qu'ont des diplômes
 Pour prédire la pluie et l'beau temps,
 Et puis qu'en eun minute... eun seule ..
 L'bon dieu sans leur crier : « Allô ! »
 Nous envoi' tout ça par la gueule...
 Non, ça devient pas rigolo.



Inondation Paris (extrait, ph. anonyme 1910-DR)

AVATAR

Bravo !... Très chic el' Président...
 Les potins, c'est pas son affaire,
 Y fait c'qu'il a décidé d'faire,
 Y veut êt' libre... indépendant.
 Quant au reste, y s'en moqu'pas mal,
 On peut tout conter, tout écrire,
 On peut blaguer... même on peut rire
 Du Président qui mont' à ch'val.

Qu'y fasse un pas, qu'y dise un mot
 Et les v'là tous après son orgue :
 « Y fait l'malin... il a d'la morgue...
 « Il a d'l'estomac, du culot.
 « Les femmes le trouvent joli garçon.
 « Y chasse... y boit... y fume... y cause.
 « Y fait d' l'épate... y crâne... y pose
 « Quand y réclame un écusson ! »

Y n'peut pas aller prendre un bain.
 Y n'peut pas friser sa moustache,
 Y n'peut pas d'mander un panache,
 Y n'peut pas commander un train.
 On dit qu'y fait son amiral
 Quand y va visiter nos flottes.
 Et depuis qu'il a mis des bottes
 On dit qu'y fait son général.



*Félix Faure d'après gravure officielle
(Pierre Petit, vers 1895)*

Eh ben ! moi j'dis qu'c'est réussi :
Il a fait plaisir à la troupe
Avec qui qu'y boulott' la soupe.
Et faut pas trop l'blaguer, car si
On savait c'que ça lui fait mal
Et c'que ça lui rabott'les fesses,
On n'rirait pas tant des prouesses
Du Président qui monte à ch'val.

SOULOLOQUE

Octobre, 1896.

V'là que j'peux pas r'trouver mon ch'min !
Pour eun cuît', vrai, ça c'est eun cuîte !
Sûr que j'vas avoir la puitite
Et que j'pourrai pas masser d'main.
Hu !... ça va bien... oui... j'vous r'mercie.
Pourtant ça va pas comme j'veux :
J'ai pus l'rond et j'ai mal aux ch'veux...
Viv' la Russie !

Qué qu'y va dir'mon proprio
Si j'y pay'pas son term'd'octobre ?
Sûr y va m'vider. Je l'conobre...
Et v'là l'hiver... y fait frio.
Viv' la Russie !... Ah ! la sal'bête,
Y va v'nir, avec son huissier,
Pour me fair' saisir mon poussier...
Y sont comm'ça... ça les embête

Quand on leur donn'pas son pognon.
Viv' la Russie !... J'y donn'rai qu'dalle,
Il aura peau d'zébi, peau d'balle
Et pis celle d'mon troufignon
Pour l'huissier et pour la saisie.
Viv' la Russie !... J'm'en fous un peu,
J'ai deux chaises, un peigne et mon pieu
Avec ma femme Anastasie.

Ma femm' !... J'y pensais pus... Malheur !
A va vouloir ed'la monnaie
Et j'ai siroté tout'ma paie...
Ah ! et pis zut !... au p'tit bonheur,
Moi, faut qu'tout m'pass'par la vessie,
J'suis poivrot comme y'en a pas un...
J'gard'pas mon argent pour l'emprunt.
Viv' la Russie !

EMPIROMANIE

Octobre, 1896.

Voyons, ça s'rait-y qu'ça s'décolle,
Ou ben c'est-y qu'y'a pus d'amour ?
Y's figur'qu'y sont à la cour,
Les p'tits vernis du protocole,
Y sont charmants... Y'a pas d'erreur.
Y z-ont surtout des bell'cravates,
Mais, vraiment, y font trop d'épates,
C'était bon du temps d'l'Emp'reur.

Et les cocard'... et les livrées...
Et Monjarret !... Des ch'vaux d'gala.
Des équipag'à tra la la...
Des larbins à perruques poudrées...
Et des piqueurs... et des laquais...
Tiens !... J'disais à ma femm' : « R'garde,
Nous allons voir passer la garde ! »
Vrai... par moments, j'oubliais

Qu'nous étions en quatre-vingt-seize,
J'me r'voyais aux jours d'autrefois,
Quand on nous jouait l'*Beau Dunois*
A la place d'la *Marseillaise* !
Aussi, c'en était du bonheur,
D'la joie, d'l'ivresse et du délire,
C'était pus chouett'que sous l'Empire...
Y va bien, l'petit tanneur !

Eh ben ! c'est pas ça les réformes
Qu'on attendait depuis longtemps
Et les clients sont pas contents.
Faudra payer les uniformes !
J'comprends, comm'Mossieur Mesureur,
Qu'on s'foute d'la claque et d'la clique...
Mais on s'fout pas d'la République,
C'était bon du temps d'l'Emp'reur.

QUESTION CAPITALE

Novembre, 1896.

Je l'sais, la justice est utile,
 Mais y'a des chos' à réformer.
 Assurément c'est difficile,
 Faut ajouter... faut supprimer...
 Mais respectons la loi humaine,
 Aussi, j'te l'dis : Primo, d'abord,
 Y faudrait abolir la peine
 De mort...

As-tu lu l'histoir' de c'te femme
 Qu'on a dét'nu pendant sept ans
 A Clermont ?... puis v'là qu'on proclame
 Son innocence... il est ben temps !...
 Pauv' femm' qu'avait tant d'chos' à dire
 Et qui n'avait pus l'droit d'parler...
 Crois-tu qu'c'en était eun martyre !
 Crois-tu qu'on fait bien d'engueuler

C't expert qu'avait cru voir eun mouche
 Dans les viscèr' d'son mari !...
 Fallait-y qu'y z-en ay'eun couche
 Ceux qu'ont sout'nu ça d'avant l'jury !...
 Eh ben !... voilà... suffit qu'un âne
 Charg'l'accusé, dans son rapport,
 Pour que la justic'l'condamne
 A mort...



*Saint-Brieuc, exécution de Jean-Baptiste Dagorne
 (anonyme, 3 juin 1896-DR)*

Et si la femm', seule, était morte,
 Oxydée par le four à chaux,
 L'instruction faisait en sorte
 De culpabiliser Druaux.
 Sûr qu'y n'y coupait pas... et, comme
 Les trois experts étaient d'accord,
 La cour aurait condamné l'homme
 A mort !...

SAGESSE

Novembre, 1896.

Mon frère, en réponse à ta lettre
 Du mois dernier, où tu m'écris
 Qu'il est temps de songer à mettre
 Mon fils au collège, à Paris,
 Je regrette de te le dire,
 Mais, chez nous, il suffit, pour soi,
 Qu'on sache compter, lire, écrire,
 Comme moi.

Tu dis que dans la grande ville,
 Pour faire sa position,
 Aujourd'hui, c'est très difficile
 Quand on n'a pas d'instruction.
 Quand on en a, c'est même chose,
 Nous le voyons dans le journal :
 Cent avocats pour une cause !
 Cent docteurs pour soigner un mal !

On voit des bacheliers minables,
 Se louer pour un examen
 Comme un valet !... Les pauvres diables
 Mangent aujourd'hui... mais, demain,
 Ils iront crier dans la rue :
 La Carmagnole !... A bas la loi !
 Non, mon fils aura sa charrue...
 Comme moi.

Et, comme moi, d'un geste large
 Il fécondera les sillons...
 Puis, quand on sonnera la charge
 Pour entraîner nos bataillons,
 Il ira défendre sa terre,
 Son foyer, son drapeau, sa foi...
 Puis il mourra propriétaire...
 Comme moi.

CONTRE L'HIVER

*pour Séverine.
Novembre, 1896.*

Hélas ! oui, chère Séverine,
Voici l'hiver et son ciel gris
Et son froid noir. Ça vous chagrine,
Ça vous fait penser qu'à Paris
On va geler à la barrière.
Lorsque des snobs indifférents
S'en vont payer un bock de bière
Cinq francs !

Votre chronique me rappelle
Quand j'étais au chemin de fer.
Sur l'omnibus de la Chapelle
Je fus glacé, tout un hiver
Par la bise et par la froidure,
Certes, j'eusse été mieux dessous,
Mais pour entrer dans la voiture
Il fallait dépenser six sous !

Plus tard je fis la chansonnette.
Après, je fus cabaretier :
Je chantai Pantin, la Villette,
A Saint-Lazare. — Un dur métier !
Brailler, pendant la nuit entière,
Devant des snobs indifférents,
Pour leur vendre des bocks de bière
Cinq francs !

Or j'ai chaud... mais je me rappelle
Combien de fois je fus gelé
Sur l'omnibus de la Chapelle.
Je ne puis donner un mille ;
Mais je puis donner — avec joie —
Vingt bocks de snobs indifférents.
Séverine, je vous envoie
Cent francs.

VENTRILOGIE

Novembre, 1896.

Ben, quéqu' t'en dis, mon vieux Justin,
Les méd'cins, crois-tu qu'c'est des types !
Y vont nous sonder l'intestin
Et nous examiner les tripes.
L'doctor Toulouse a trouvé ça :
Y vient.. ! y sonne... on ouvre... il entre,
Et puis y vous r'garde c'qu'on a
Dans l'ventre.

C'est par l'auteur de *l'Assommoir*
Qu'il a commencé sa tournée.
Y l'a sondé, sans l'émouvoir,
Pendant plus d'eun demi-journée.
Il l'a palpé du haut en bas,
Il a distillé son urée,
Il a médité sur son cas,



Émile Zola
Émile Zola (Nadar, vers 1890)

Analysé sa diarrhée ;
Car Emil'Zola l'a itou !
Y n'a pus qu'la cervell'qu'est bonne ;
Y fait des livr'... et pis v'là tout,
Mais y n'a pas fait la colonne.
Ses Rougon-Macquart... oh la ! la !
C'est pas eun raison pour qu'il entre
A l'Académi's'y n'a qu'ça
Dans l'ventre.

D'ailleurs c'est un dégénéré,
Un louf... un maboul de génie,
Et l'doctor nous a démontré
Qu'c'est un Mossieur qu'a la manie
D'écrire sous l'nom d'Emil'Zola
Des volum'qui s'vend'bien, mais entre
Nous, y paraît qu'c'est tout c'qu'il a
Dans l'ventre.

KIF-KIF

Comment ! vous, l'oncle vénéré,
 Vous, l'homme aux doctes causeries,
 Vous écrivez des cochonn'ries !
 Eh bien !... c'est du propre !... Eh bien ! vrai...
 A vous, mon oncle, à vous la pose...
 Car vous pouviez rester *commij*
 En écrivant pour « même chose » :
 Kif-kif.

Or, en ajoutant bourrico.
 Vous allongiez la périphrase,
 Vous évoquiez l'Arbi, le Nase,
 La grand'tenu' du Turco.
 Aujourd'hui, vous voulez prétendre
 Qu'une personne *commifaut*
 Peut lire cela sans comprendre.
 Eh bien, mon vieux, qu'est-c'qu'y vous faut ?

Quand on emploi' l'mot brutal
 Voilà souvent ce qu'l'on risque,
 Car, enfin, vous, Mossieur Francisque,
 Vous n'pouviez penser à mal.
 Et pourtant, vous avez beau dire,
 Bourrico... c'était excessif.
 Il fallait simplement écrire :
 Kif-kif.



Francisque Sarcey (Eugène Pirou, sd)

Oui, vous avez beau finasser,
 Ergoter sur votre épigraphe,
 Vous êtes Sarcey pornographe...
 Et vous pourrez conférer.
 Protester, crier au scandale,
 C'est votre qualificatif...
 Ce que vous pourrez dire et dalle...
 Kif-kif.

ÉMANCIPATION

Décembre, 1896.

Non, mon vieux, ça fait pas mon blot
 L'émancipation d'la femme ;
 Ça s'ra jamais dans mon programme,
 Tu comprends bien ça, dis, Julot.
 Tu vois pas la femme avocat
 Passer son temps à la tribune,
 Pendant qu'faudra torcher la lune
 Du goss'qui viendra d'fair'caca ?

T'entends nos gardeuses d'marmots
 En train d'hurler dans un métingue !
 Crois-tu qu'a's'en f'raient du bastringue.
 Vrai ! ça s'rait pus pir'qu'à Carmaux ;
 Tu les vois pas s'crêper l'chignon,
 Dans un élan démocratique
 Et crier : Viv' la République !
 En tortillant leur troufignon.

Enfin, Julot, ça t'irait-t'y
 D'avoir eun femm'toujours en course,
 Qu'irait à la Chambre... à la bourse
 Et qui laiss'rait brûler l'frichti ?
 Mais non !... Y'a pas à discuter,
 La femm'n'a pas besoin d'diplômes ;
 Elle est là pour nous fair'des mômes
 Et pour leur donner à téter.

REPEUPLONS

Décembre, 1896.

Insurgeons-nous, femmes de France,
 Contre les mœurs de nos époux.
 Contre leur sage indifférence
 Qui fait que l'on doute de nous.
 Au lieu de plaider en divorce,
 Il faut poser d'autres jalons
 Et prendre nos hommes de force...
 Repeuplons ! Repeuplons !

Repeuplons ! Repeuplons !
 Et, sans savoir où nous allons,
 Bravons l'usage, la consigne,
 Prenons l'esprit... prenons les sens.
 Forçons la bête qui rechigne,
 Electrison les impuissants.
 Ou faisons comme les cavales :
 Courons à d'autres étalons,
 Loin des alcôves conjugales...
 Repeuplons ! Repeuplons !

Repeuplons ! Repeuplons !
 A nous les bruns... à nous les blonds.
 Soyons volages, adultères ;
 Mais, dans nos ventres triomphants.
 Soyons fécondes, soyons mères !
 Oui, faisons toutes des enfants.
 Malgré les avis salutaires
 Et déclarons que nous voulons,
 Toutes, conserver nos ovaires...
 Repeuplons ! Repeuplons !

TOUTOU

*pour Séverine.
 Décembre, 1896.*

Dans son lit le bourreau dormait.
 A côté, le brave caniche
 Faisait une place, en sa niche,
 Au pauvre bébé qu'il aimait.
 Et le petit prenant la tête,
 En jetant ses deux bras au cou
 Du bon chien, disait à la bête :
 « Bonsoir, Toutou, mon bon Toutou ! »

Alors, heureux de se sentir
 Caressé par la chaude haleine,
 Le bambin oubliait sa peine,
 Il sommeillait, l'enfant martyr ;
 Il reposait sa tête blonde
 Près de celle du bon ami,
 Du chien, plus humain que le monde,
 Qui veillait sur l'ange endormi,

Qui léchait la petite main
 Et, cautérisant la brûlure,
 Cherchait à panser la blessure
 Que l'homme ouvrait le lendemain.
 Aussi l'âme du petit être,
 En s'envolant on ne sait où,
 Murmurait : « A bientôt, peut-être ;
 Bonsoir, Toutou, mon bon Toutou ! »



*Portrait d'un enfant et de son chien
 (Ernest Sedallian, sd, extrait)*

Comme je t'aime, brave ami,
 Brave Toutou fidèle. Et comme
 On doit te préférer à l'homme,
 Au traître, au fourbe, à l'ennemi
 Qui t'empoisonne à la fourrière.
 Ou qui te met la pierre au cou
 Pour te jeter à la rivière...
 Pauvre Toutou... mon bon Toutou !

ANGES POUR NOËL

Décembre, 1896.

Le vent souffle dans les lointains.
 Il apporte, avec la tourmente,
 Les clameurs, les cris incertains
 D'un peuple entier qui se lamente !
 C'est décembre. Et, dans les journaux.
 On raconte des faits étranges
 Que commentent les tribunaux...
 Voilà Noël... Il faut des anges !

Et le vent souffle. La cité
 S'emplit de cris. De par la ville,
 On refait la virginité
 Des filles qui par cent, par mille,
 Se livrent, un soir, à l'amant,
 Au mâle, en rut, qui les féconde.
 — Pour la fille, il est infâmant
 De mettre son enfant au monde.

Le vent redouble et l'on entend
Les cris redoubler dans les antres,
— Officines de charlatan... —
Les bourreaux charcutent les ventres :
Ils amènent les chérubins
Sanglants et meurtris dans les langes !
Ohé !... Messieurs les carabins,
Voilà Noël... Il faut des anges !

Et le vent souffle sur les flots,
Emportant, avec lui, les âmes
Des angelets dont les sanglots
Viennent réveiller les infâmes
Qui les extirpent du saint lieu
Et les foutent dans les vidanges...
Pour les envoyer au bon dieu.
Voilà Noël... Il faut des anges !



(extrait, photo anonyme, vers 1900)

Aristide Bruant c'est la gouaille joyeuse et débridée des chansons populaires. A la fois drôles ou sentimentales, piquantes ou critiques. Un choix particulier et judicieux de quarante-quatre textes du célèbre chansonnier, précédé d'une petite biographie amicale.

"MONTE-CARLO

*Antre de pègres, de filous,
De grecs sinistres et de filles,
De nobles devenus marions
Malgré les conseils de familles.
Antre de mort, de suicide,
Où... dans un décor azuré,
Tourne ta roulette homicide !
Caverne du Miserere. "*

